

ALPHONSE LIPPMANN

GUERRIERS
ET
SORCIERS
EN
SOMALIE



CHoses vues - AVENTURES VÉCUES
En vente :
MISSIONS RECETTES
L'ODYSSEE D'UN SOUS-MARIN
PAR H. J. K. JEWELL
SEULS SUR LES FLOTS
L'ODYSSEE D'UN SOUS-MARIN
RENDEZ-VOUS PAR SOUS-MARIN
**GUERRIERS
ET SORCIERS**
EN
SOMALIE
AU MAROC
LES MITS DE L'ONCLE SAM
PAR RICHARD NICHOLS
MES AVENTURES EN INDONÉSIE
PAR RAYMOND WESTERLING
DES CURS DANS LE CAJARI
PAR CHARLES W. THAYER
LARGUÉS SUR LA JUNGLE
PAR LOWELL THOMAS
UN ÉDEN AU PÉROU
PAR DAVID DOGGE
DUVÈEN :
LA CHASSE AUX CHEFS-D'ŒUVRE
PAR RICHARD NICHOLS
EN CHASSANT LA BALAÏNE
PAR HAROLD MITCHELL

16° G
753
(15)

2895

CHOSSES VUES + AVENTURES VÉCUES

En vente :

MISSIONS SECRÈTES :

L'ODYSSÉE D'UN SOUS-MARIN

PAR N. L. A. JEWELL

SEUL SUR LES FLOTS

PAR FRED REBELL

RENDEZ-VOUS PAR SOUS-MARIN

GUÉRILLAS AUX PHILIPPINES

PAR TRAVIS INGHAM

BONHEUR A TAHITI

PAR WILLIAM STONE

AU MAROC EN ROULOTTE

PAR FRANÇOIS BONJEAN

LES FILS DE L'ONCLE SAM

PAR BEVERLEY NICHOLS

MES AVENTURES EN INDONÉSIE

PAR RAYMOND WESTERLING

DES OURS DANS LE CAVIAR

PAR CHARLES W. THAYER

LARGUÉS SUR LA JUNGLE

PAR LOWEL THOMAS

UN ÉDEN AU PÉROU

PAR DAVID DODGE

DUVEEN :

LA CHASSE AUX CHEFS-D'ŒUVRE

PAR N. S. BEHRMAN

EN CHASSANT LA BALEINE

PAR HAKON MIELCHE

ALPHONSE LIPPMANN

**GUERRIERS
ET SORCIERS
EN
SOMALIE**

CHOSSES VUES • AVENTURES VÉCUES

HACHETTE

ALPHONSE LIPPMANN
GUERRIERS
ET SORCIERS
EN
SOMALIE



Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1953.

PRÉAMBULE

CALÉDONIEN d'origine, le sort m'a fait naître dans une famille d'administrateurs coloniaux. Ancien fonctionnaire colonial moi-même, j'ai eu ainsi l'occasion de parcourir, d'abord de 1921 à 1937, puis de 1945 à 1949, quelques-uns de ces pays aux attraits puissants et divers qui bordent la mer Rouge.

Mes séjours dans ces contrées, demeurées en grande partie mystérieuses, m'ont laissé une impression profonde et inoubliable.

Dès mon premier voyage à la Côte française des Somalis, en juillet 1921, je m'efforçai de comprendre et de pénétrer l'âme musulmane. Converti à l'Islam, je ne tardai pas à me lier avec quelques chefs de confréries, qui, bien souvent, furent les principaux artisans du succès de mes missions en Arabie.

Cette première période devait prendre fin presque tragiquement en avril 1937, lorsque, gravement malade à la suite de blessures reçues, je dus regagner la France. Réintégré en septembre 1945, je devais être gardé pendant deux ans en otage, dont trois mois emprisonné au Yemen, à la suite d'intrigues auxquelles furent mêlés de hauts fonctionnaires. Ma vie se trouvait ainsi être en jeu pour satisfaire des intérêts qui n'étaient cependant pas les nôtres!...

Délivré à grand-peine, je pus enfin rentrer en France en juillet 1949. C'est alors que je retrouvai mon ami François Balsan.

Nous nous étions rencontrés longtemps auparavant, à Diré-Daoua, au cours de mon séjour chez Henry de Monfreid. A cette époque, Balsan, poussé par le goût de l'aventure, songeait à parcourir l'Éthiopie. Du premier contact de nos deux natures éprises d'un même idéal, devait naître une amitié féconde et durable.

Depuis de nombreuses années déjà, Balsan avait voulu me convaincre d'écrire la relation de mes voyages si souvent évoqués au cours de nos entretiens. J'avais résisté de mon mieux, alléguant la perte de mes notes volées à Diré-Daoua pendant la

guerre italo-éthiopienne, et mon inexpérience comme narrateur.

Mais Balsan est tenace. Rien n'y fit : j'ai finalement cédé.

C'est le récit de mon séjour à la Côte française des Somalis de 1921 à 1930 que je présente ici au lecteur en sollicitant son indulgence.

C'est plus spécialement le récit de quatre années, particulièrement mouvementées, de pacification des territoires de l'intérieur, qui fait l'objet du présent ouvrage.

A cette époque, les tribus bédouines Issas et Danakil occupent la Somalie française. Ennemies héréditaires, elles se livrent des combats sans merci et admettent difficilement la présence française à l'intérieur.

Après chaque bataille, elles appliquent d'odieuses et répugnantes coutumes à l'égard des morts et des blessés. Une fois le calme revenu, l'honneur et le respect de la parole donnée s'accordent d'étrange manière avec les sentiments les plus vils et les plus sordides. La ruse, la fourberie se concilient de singulière façon avec leurs « armes secrètes » : la sorcellerie et le poison.

J'avoue que ma tâche fut parfois rude, et les résultats obtenus souvent décevants. Combien de fois n'ai-je pas eu à lutter, au milieu de l'âpreté d'un paysage où tout n'est que sécheresse et désolation, contre l'hostilité ouverte des tribus. Cependant, je n'éprouvais nulle crainte. Un mystérieux avertissement me disait de conserver une aveugle confiance en mon destin. Cette confiance, même dans les moments les plus tragiques de mon existence, ne m'a jamais quitté. Je la conserve encore... mais, que de belles leçons n'en ai-je pas tirées ?

Vivant sous un ciel immuable, le bédouin appréhende la nouveauté. L'affirmation le heurte, l'imprécision l'affole, le raisonnement l'embrouille. Il faut trouver l'image la plus simple, le mot le plus innocent. Répéter sans cesse les mêmes paroles avec l'espoir qu'elles finiront bien par porter un jour.

La méfiance est son trait dominant. Toujours, comme un chas-

seur aux aguets, il épie. Il guette sur votre visage la moindre défaillance, la moindre contradiction. S'il les découvre, malheur à vous. Il faut tout recommencer.

Aussi, donner l'exemple, ici, c'est conserver un masque impassible, c'est refréner en soi le découragement, la colère ou la joie.

C'est ainsi que j'ai pu pacifier les rapports entre ces légendaires ennemis, Issas et Danaqil, et atténuer leurs coutumes régies par la violence et la loi du plus fort.

Mais à la fin de mon séjour dans cette zone inhospitalière, la politique du « pas d'histoire » l'emporta sur la politique d'action !

L'agitation reprend parmi les tribus. Elle ne devait jamais cesser. La courte vue de nos gouvernants se justifiait.

En effet, peu de temps après mon départ, un jeune administrateur, du nom de Bernard, y était martyrisé dans des circonstances odieuses, par des Danaqil. Puis, la guerre survenant, les tribus étaient pratiquement livrées à elles-mêmes. Elles donnaient libre cours à tous leurs mauvais instincts.

De nos jours, encore, rien n'a changé. Les deux tribus rivales, Issas et Danaqil, se livrent toujours des combats sans merci, où elles appliquent, à l'égard des morts et des blessés, leurs coutumes les plus répugnantes.

C'est ainsi qu'au début de l'année 1953 une bataille sanglante causait la mort de centaines d'Issas et de Danaqil, sur la frontière franco-éthiopienne.

Cependant, de ces buveurs de sang, toujours prêts à émasculer leurs victimes, de ces mangeurs d'organes vitaux, et de leurs femmes « cousues » et « recousues », « objets » et « marchandises », dont l'homme tire un profit, nos nouveaux dirigeants ont fait des électeurs et des électrices....

Peut-être auraient-ils été mieux inspirés en commençant par adoucir leurs coutumes, parfois si répulsives... car cette folle démagogie n'a rien changé dans les mœurs de ces récents électeurs.

A. L.

ÉRYTHRÉE

Sultanat de Bidou

Sultanat

O Sifani

de

Térou

Tandaha

Sardou

Français

des

Vers Bate, Dessie

Millé

Ouilissa

Badoïta-

Méla

Doulalé

Sultanat de Badou

Mago

J. Clément

Weïma

O Guéblélou

O Obono

O Kilélou

Vers Aouach, ADDIS-ABEBA

L. Alol

Tad

Lac Affambou

Forsi

Lac Mergada

Lac Abbé

Mourato

M. Farah

Debeneh

Bato Galleti

Assalla

Owerich Heit

Koevido

Sultanat d'Aderrassou

Gobad

Dikhil

Oued Gobad

Oued

Oued

Oued

Oued

Oued

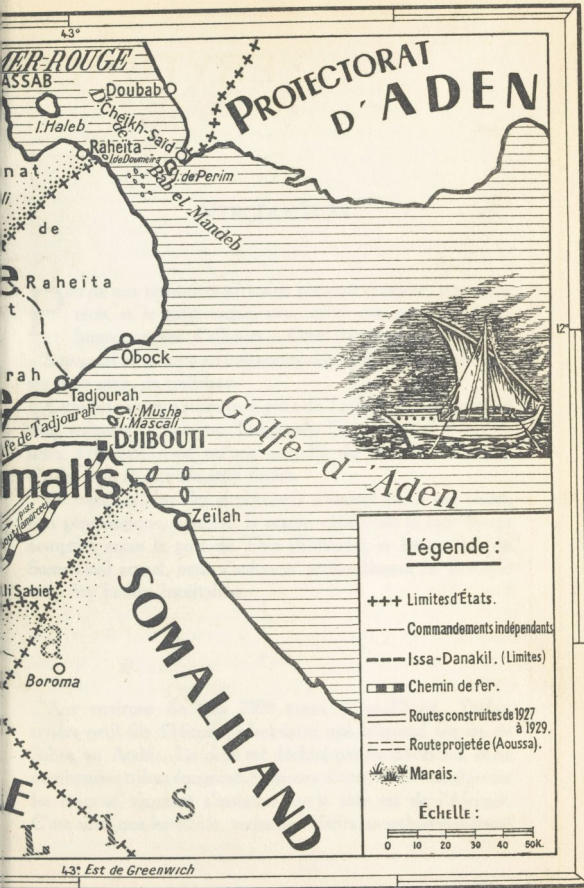
Oued

Oued

Oued

Oued

Oued



PROTECTORAT D'ADEN

43°
MER-ROUGE
ASSAB

Doubabo

Raheita

I. de Doumeira

I. de Perim

Bab el Mandeb

Raheita

Obock

Tadjourah

I. Musha
I. Mascall

DJIBOUTI

Golfe d'Aden

malis

Zeilah

SOMALILAND

I. Sabiet

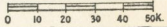
Borama

E

Légende :

- +++ Limites d'États.
- Commandements indépendants
- Issa-Danakil. (Limites)
- ▬ Chemin de fer.
- Routes construites de 1927 à 1929.
- Route projetée (Aoussa).
- ☪ Marais.

Échelle :



43° Est de Greenwich

INTRODUCTION

PEU de nos territoires africains peuvent rivaliser, pour l'intérêt et le pittoresque, avec celui que nous appelons, improprement d'ailleurs : Côte française des Somalis.

Son passé se résume en une accumulation de cruautés, d'effusions de sang, de traîtrises.

Cette colonie, qui entoure le golfe de Tadjourah, et comprend trois sultanats : Raheita, Tadjourah, Gobad et un territoire libre, Djibouti, n'est qu'une parcelle de l'antique royaume d'Adal dont la capitale était Zeïlah.

Ce royaume, dont les populations n'étaient unies par aucun lien généalogique, occupait la région côtière de la mer Rouge comprise entre le port de Thio (Érythrée) et les confins du Somaliland actuel, pour s'enfoncer profondément en Éthiopie vers des limites incertaines.

* * *

Aux environs de l'an 2500 avant Jésus-Christ, Yaafar, arrière-petit-fils d'Himiari, administre mal le grand empire de Sabaa en Arabie. Le pays est déchiré par les discordes, et de nombreuses tribus émigrent. Plusieurs d'entre elles franchissent les mers et viennent s'installer sur la côte est de l'Afrique. C'est ainsi que les Ablés, venus de l'Hadramaouth, envahissent

la région de Tadjourah et coupent en deux le royaume d'Adal. La partie nord, située entre le Bab-el-Mandeb et le port de Thio, prend alors le nom de pays des Ankali ou Ankala, tandis que le sud du golfe de Tadjourah conserve l'appellation de pays Adal. Pendant plusieurs siècles, les deux États Ankali et Adal paient tribut aux Ablés.

A la suite de la migration des tribus de Yaafar, les Ankali se désignent eux-mêmes par le nom de « Afar », qui signifie dans le langage courant « Bédouins nomades ». Au Moyen Age, l'adoption d'un « D », qu'on s'explique mal, transforme Ankali en Dankali.

Puis c'est le réveil des Abyssins. Adal et Ankali deviennent leurs vassaux, et l'hégémonie des Ablés prend fin.

En 525 après Jésus-Christ, les Abyssins partant de Raheïta franchissent le Bab-el-Mandeb pour envahir le Yemen (Arabie), mais soixante-douze ans plus tard (597 après J.-C.) ils en sont chassés et reviennent chercher refuge à Raheïta. Ils se retirent alors dans les monts éthiopiens, encore inviolés, mais conservent cependant la suzeraineté sur les pays Ankali et Adal.

Puis, en 622, c'est l'hégire. L'Islam s'élançe à la conquête de l'Afrique qui offre un terrain propice à son expansion.

*
* *

En 825, Raheïta est visitée par les missionnaires de la nouvelle religion qui se répand rapidement à travers l'Éthiopie. C'est l'occasion pour les pays « occupés » de secouer le joug abyssin et bientôt surgissent des États musulmans. Le pays Adal devient l'émirat d'Adal, le plus important des émirats de la côte, avec Zeilah pour centre, et peu à peu les émirs annexent une partie du pays Ankali, notamment le nord du golfe de Tadjourah.

Le reste du pays Ankali, moins homogène, se divise. Les tribus reprennent d'abord leur indépendance, mais, devant la menace des Adal, se regroupent suivant leurs affinités pour constituer trois sultanats : le sultanat de Bidou, dont le centre est à Bailoul ; le sultanat de Bori, dont le centre est à Thio ; le sultanat de Terou, dont le centre est à Sifani. Mais vers 1200, fières de leur indépendance et de leur puissance, ces formations tribales enfin constituées, deviennent belliqueuses et constituent une menace pour l'Abyssinie. Celle-ci reprend alors la lutte qui se poursuivra pendant plusieurs siècles avec des fortunes diverses jusqu'à ce que, au début du XVII^e siècle, de nouveaux envahisseurs, les Galla, venus du sud, mettent en péril l'émirat d'Adal. Les tribus Adal, pour éviter l'anéantissement, se retirent progressivement et se fixent à Aoussa vers 1660. Les tribus du nord du golfe de Tadourah en profitent pour se soulever et proclamer leur indépendance à l'égard de l'émirat d'Adal.

Au cours des années suivantes, le pays est livré aux rivalités des chefs musulmans, rivalités qui n'empêchent pas de poursuivre la lutte contre les Galla : ceux-ci seront finalement refoulés.

Le XIX^e siècle est marqué par l'expansion Dankalie et c'est à cette époque que le terme Danakil (pluriel de Dankali) apparaît pour la première fois. Les populations Danakil se divisent en Assahiamara, ou « gens du pays riche », et en Adohiamara, ou « gens du pays pauvre ». Parmi les premiers, on compte les sultanats de l'Aoussa, de Badou, de Terou, et parmi les seconds, les sultanats de Raheïta, de Tadjourah, de Bidou, de Bori, de Gobad. Mais les prétentions et les intrigues des sultans Débènehs de Gobad provoquent de nouvelles luttes d'abord entre Danakil, puis entre Danakil et Issas, venus de l'est, luttes qui mettent en péril l'intégrité des territoires des sultanats de Raheïta, de Tadjourah et de Gobad. Ceux-

ci, dans le même temps, se voient dépouillés d'importants territoires par les tribus Assahiamara du sultan de l'Aoussa.

Alarmés, les sultans de Raheïta, de Tadjourah et de Gobad font alors appel à la France.

*
* *

Dès le commencement des travaux du canal de Suez, la France avait cherché à établir une base maritime au sud de la mer Rouge.

Les rapports de l'explorateur Rochet d'Héricourt, qui avait, à deux reprises, traversé une grande partie de l'Éthiopie et le pays Dankali, où il fut assassiné lors de son deuxième voyage, avaient déjà attiré l'attention du gouvernement français sur le golfe de Tadjourah. Aussi, l'arrivée à Paris, au début de 1862, de Diny Ahmed Aboubaker, délégué des sultans de Raheïta, de Tadjourah et de Gobad, fut-elle particulièrement bien accueillie. Et le 11 mars de la même année, M. Touvenel, ministre sous-secrétaire aux Affaires étrangères, signait, au nom de l'empereur Napoléon III, un traité avec les trois sultans. L'article 2 du traité prévoit que le sultan de Raheïta cède Obock moyennant le paiement d'une somme de dix mille thalers Marie-Thérèse.

La France ne prend officiellement possession d'Obock qu'au début de 1884. Cette même année, M. Lagarde, commandant d'Obock, signe un traité avec le sultan de Tadjourah, qui accepte la protection française ; un mois plus tard, le sultan fait donation à la France, en toute propriété, de Ras Ali, de Sagallo et de Rood Ali (Gubbet Karab).

Les 18, 19 et 21 octobre 1884, l'éclaireur d'escadre *Seignelay* occupe Sagallo que les Égyptiens avaient tenté de prendre. (Procès-verbal d'occupation dressé par le commandant de ce

bâtiment.) Le 17 novembre 1884, Tadjourah, évacué la veille par les troupes égyptiennes, est occupé à son tour.

Enfin, par un acte signé le 5 septembre 1890, le sultan de Tadjourah fait don à la France du Djebel Goudah. Il accepte, en outre, le 28 octobre, de réprimer la traite des esclaves, mais ce dernier engagement ne devait jamais être tenu, la principale ressource du sultan provenant justement du trafic d'esclaves.

En 1884, le sultan de Gobad signe d'abord avec M. Lagarde un traité d'amitié, puis, imitant le geste du sultan de Tadjourah, donne à la France le territoire qui s'étend de Adaélé à Ambado. Le 2 janvier 1885, il fait « don à la France de son pays ». Ainsi, peu à peu, tout le pays se place sous le protectorat de la France.

*
* *

M. Lagarde avait formé le projet de relier Obock à Addis-Abeba, la capitale de l'Éthiopie, par une voie ferrée. Mais le territoire Dankali offrant trop de difficultés, il avait jeté son dévolu sur Djibouti, qui lui paraissait susceptible de devenir un port et dont l'arrière-pays permettait d'atteindre les riches régions du Harrar, du Garamoulata, du Tcher-Tcher et d'Addis-Abeba.

Djibouti appartenait à un chef Dankali indépendant, Mohamed Aboubaker pacha. Le 1^{er} septembre 1890, lors de la reconnaissance du protectorat français par les chefs Danakil indépendants, Mohamed Aboubaker pacha donnait à la France Djibouti et ses environs, sans aucune compensation ; le geste devait, malheureusement, être, plus tard, payé d'ingratitude de notre part.

Le gouverneur Lagarde n'est pas moins heureux auprès des Somalis. Le 25 mars 1885, le sultan de la tribu Somalie des Gadaboursis signait à Zeilah la reconnaissance de notre pro-

tektorat. Le lendemain, tous les chefs de la tribu Somalie des Issas, au sud de Djibouti, se plaçaient également sous le protectorat de la France. En 1917, les chefs Issas faisaient cession à la France de l'ensemble de leur territoire qui s'étendait jusqu'à Diré-Daoua en Éthiopie.

* * *

Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, comme conséquence des traités signés avec les sultans Danakil et les chefs Somalis, la France possédait un vaste territoire, le long de la mer Rouge, d'Assab aux abords de Zeïlah, qui s'enfonçait profondément en Éthiopie : d'une part, jusqu'au plateau abyssin, non loin d'Ankober, et, d'autre part, jusqu'au plateau du Harrar, à proximité de la ville de Harrar.

Malheureusement l'ensemble de ce territoire ne devait jamais être occupé.

La politique du « pas d'histoire », née de l'ignorance des uns, des maladresses des autres, et souvent de la courte vue de nos gouvernants, a pris le pas sur la politique d'action!

Jamais notre chemin de fer n'est arrivé à Harrar ; jamais il n'a traversé de régions fertiles. Il relie bien Djibouti à Addis-Abeba, mais à travers un pays désertique où l'âpreté du sol le dispute à l'hostilité des habitants.

La construction de notre « tortillard » à voie étroite, qui serpente péniblement au milieu d'un paysage chaotique, est le fruit de l'abandon de tout le territoire du sud, des lacs Abbé et Affambou aux plateaux abyssin et du Harrar. Quant à notre renoncement de lui faire franchir les régions fertiles du Harrar, du Gara Moulata, il a été dicté par l'unique souci de « ne pas déplaire aux Anglais », qui s'installaient au Somaliland, en nous prenant le pays Gadaboursi....

Un peu plus tard, Assab était donné aux Italiens sans

aucune compensation. Après la guerre de 1914-1918, nous leur faisons cadeau de Raheïta sans demander le consentement des habitants. La courte vue de nos gouvernants se justifiait, hélas ! une fois de plus, car on sait comment nous en avons été remerciés.

En présence de toutes les fautes commises, il reste à rendre un vibrant hommage au gouverneur Lagarde pour la grande œuvre pacifique qu'il avait entreprise et pour les résultats inespérés qu'il avait obtenus, mais que nous n'avons pas su conserver.

Quant aux tribus Issas et Danakil, elles se souciaient fort peu des abandons consentis et nous restaient fidèlement attachées.

*
* *

Pour ces tribus, les frontières n'existaient pas. Seuls les points d'eau et les pâturages restaient leur unique préoccupation. Des luttes sanglantes entre Issas et Danakil se déroulaient pour leur possession. Les Issas, dans un mouvement lent, mais continu, pénétraient chaque jour plus en avant dans le pays Dankali.

De temps à autre, surtout à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, Issas et Danakil élevaient des protestations au sujet du droit de propriété des terrains de parcours et s'accusaient réciproquement de tous les méfaits.

L'administration, patiente et soucieuse d'améliorer leur sort, favorisait Issas et Danakil dans le recrutement de la main-d'œuvre et développait leur instruction afin de leur ouvrir l'accès aux carrières administratives et commerciales.

Les résultats obtenus n'étaient pas très brillants. Issas et Danakil ne comprenaient pas la nécessité du travail. Leur vie de nomades, leur paresse, leur fatalisme ne les avaient pas préparés à une évolution rapide. Peu d'entre eux fréquentaient les écoles, peu se fixaient au chef-lieu et peu conservaient

les places obtenues dans le commerce ou ailleurs. La nostalgie de la brousse les reprenait... et la hantise de tuer les tenait!

L'autorité de l'administration ne s'exerçait que le long de la voie ferrée et à proximité de Djibouti. Tout ce qui se déroulait à l'intérieur de la colonie lui échappait.

Telle était la situation de la Côte française des Somalis lorsque commence ce récit.

GUERRIERS ET SORCIERS EN SOMALIE

CHAPITRE PREMIER

LE DJIBOUTI DE MONFREID EN 1921

EN 1921, j'ai vingt-deux ans et, déjà, une vocation exotique irrésistible. J'ai l'âme ardente. L'Afrique m'appelle. En moi se fait jour, encore confuse, l'attrance de l'Islam mystérieux, mirage entrevu dans mes rêves d'enfant. Mon grand-père ne fut-il pas l'un des premiers gouverneurs du Gabon, où il tomba sous les coups des Pahouins, au cours d'une tournée de brousse ? Et mon père est gouverneur de Djibouti au moment où je m'y rends, appelé par lui.

Le 13 juillet de cette année-là, le *Cap-Acorna*, piètre bâtiment saisi aux Allemands, pénètre dans le golfe de Tadjourah. Bientôt j'aurai atteint la « capitale » de la Somalie française !

De loin, rien ne permet de déceler la présence de Djibouti : une ligne de montagnes cerne l'horizon et se perd dans le ciel, offrant le spectacle aride et désolé d'un paysage désertique. Puis surgissent de l'eau des mâts de T. S. F., révélation proche d'une présence humaine. Enfin le navire ancre à une certaine distance d'une vieille jetée mangée par l'océan Indien.

Ici, des gamins bronzés, bravant la dent des requins auxquels chaque année plusieurs d'entre eux paient un sanglant tribut, plongent tout nus à la poursuite de la menue monnaie

qu'on leur jette du bord ; là, des indigènes, en grappes bariolées, guettent l'arrivée du bateau, prêts à assaillir les innocents passagers pour leur offrir babioles et souvenirs hétéroclites.

Cependant, je reconnais mon père au milieu de quelques Européens. Nous échangeons des signaux. Maintenant que me voilà à pied d'œuvre, je me sens ému à l'idée de lui apporter mon aide, de m'instruire à son contact. Travailler avec un père à des tâches pour lesquelles on se sent fait ! Heureux qui a éprouvé ce rare bonheur ; c'est pour ma part une des joies les plus fortes que j'aie ressenties. Après les premières effusions, nous faisons route vers Djibouti.

L'ignorance de certaines administrations métropolitaines est un thème éternel sur lequel on n'a pas fini de broder, et, grâce à elle, dans l'accablement de la chaleur, un souffle d'humour accueille le nouveau débarqué. Jadis, en effet, les bureaux du ministère de la Marine ayant appris l'existence de la rivière d'Ambouli, à proximité de Djibouti, décidèrent d'en remonter le cours. Ils envoyèrent à cet effet un bateau à roues, *Le-Pingouin*. Il y avait bien une rivière, mais elle était souterraine, on s'en aperçut après l'arrivée sur place du *Pingouin*. Depuis lors, à la fois témoin et symbole, il gît enlisé à l'entrée du port, lamentable bloc de rouille dont chaque année la mousson arrache quelques débris.

Voici enfin Djibouti. La ville flambe sous un soleil d'enfer, devant la mer qui scintille, immensité bleu verte en fusion.

Les rues sont propres, agrémentées de verdure naissantes. De place en place, des arbres plus touffus dispensent la fraîcheur de leur frondaison, et l'œil trouve dans leur ombre un apaisement à l'éclat brutal de la lumière. Il y a quelque chose d'implacable, mais de tempéré. Pourtant l'impression est celle d'une ville morte. Les cubes blancs des maisons ont l'air écrasés par la chaleur de plomb. Les rues sont vides, et nulle

activité apparente ne rompt la torpeur dont la ville semble frappée.

Un talus sépare la ville européenne de la ville indigène. Au-delà de ce talus, c'est Bender-Djédid, première avancée de l'agglomération arabe. Un mélange inattendu d'encens, d'urine et d'excréments d'animaux vous saisit. C'est l'Orient qui vous monte aux narines.

« Plus la maison de Dieu est belle et bien construite, affirme Ben Messaoud, plus la croyance en la religion est forte et vivace. » Je demeure perplexe devant les mosquées que j'aperçois. Peu nombreuses, elles sont construites sans art ni goût. Les murs en sont lépreux, et l'austérité des minarets, courts et trapus, n'est tempérée par aucun ornement. Le dénuement de ces temples indiquerait-il qu'ici l'Islam ne préside pas à tous les actes de la vie, et que la noblesse de sa morale a déserté ces lieux? Je préfère ne rien conclure....

Des maisons de planches et de pierres, parfois à deux étages, bordent des rues larges et longues, que l'administration baptise pompeusement « avenues » et « boulevards ». Puis, progressivement, l'alignement irréprochable de ces maisons aux multiples coloris se perd dans un fouillis de paillotes et de gourbis innommables. C'est alors Bender-Salam, deuxième partie de la ville indigène. Là, les propriétaires construisent au gré de leur fantaisie. Un peuple de moustiques évolue sur des eaux croupissantes au bord desquelles jouent des enfants sales et ventrus. D'impossibles sentiers relient les gourbis entre eux.

Le Bender-Djédid est la résidence préférée des originaires du Somaliland et des Arabes. Le Bender-Salam est celle des autochtones. Une sorte de 38^e parallèle, que trace l'avenue 13, les sépare. Si bien que ceux qui habitent au nord de cette démarcation prétendent à plus de civilisation que ceux qui sont au sud. En réalité, comme toute frontière, elle provoque plus de conflits qu'elle ne détermine de supériorités.

De vastes marais salants font suite au village. Seule production du pays, ce sel a son mystère. J'ai assisté à la ruine d'un industriel et au déplacement d'un gouverneur intègre. Malgré les interventions puissantes et occultes du moment, le sel de l'ex-ministre S... n'est certainement pas celui de la sagesse.

Au-delà de ces marais, la route conduit, à travers une plaine dénudée, aux fameux jardins d'Ambouli. De grandes palmeraias riantes et touffues, qui ont fait reculer les sables, offrent dans ce décor brûlant, non dépourvu de séduction, un havre de repos.

Puis c'est le retour à la Résidence par le même chemin. Il me semble que je viens d'entrer dans la grande route de ma vie.... Mais laissons passer le temps....

* * *

Vite accoutumé à mon service, et conseillé par mon père, je préfère tourner mes regards vers la vie locale plutôt que de m'absorber dans le traintrain de l'administration. Une cité coloniale qui débute — Djibouti n'a que vingt-neuf ans! — ressemble à un cœur qui bat.... J'aime à en écouter les pulsations.

Tout demeure ici au stade héroïque. Les gens vivent campés plutôt qu'installés, et, mis à part quelques hommes pris au jeu de pionniers, on sent un désir général de regagner la métropole dès que le temps de séjour réglementaire viendra à expiration.

Il ne faut pas longtemps au nouvel arrivant pour être accaparé par l'intrigue générale. Il ne sauvera sa liberté qu'en se refusant aux agrégations que les appétits ou les affinités proposeront à sa solitude.

Parmi les enracinés, Henry de Monfreid se détache nette-

ment. Il a sa légende qui excite les imaginations. Lorsque je commence ma carrière coloniale, il est presque à l'apogée de sa carrière d'aventurier. Après des hauts et des bas, ses trafics d'armes, de perles, de stupéfiants l'ont enrichi et lui ont valu l'auréole qui nimbe les destins « hors série ». Il me séduit infiniment.

Je le vois venir de temps en temps d'Obock, où il est établi. Secret, il ne se livre pas. Il traverse sans émoi la suspicion et le chuchotement des hommes. La souplesse du corps répond chez lui à la subtilité de l'âme. Le profil est d'un ascète dont les lèvres conservent la nostalgie de certaines voluptés. La face est d'un conquérant. Cependant, il ne semble pas avoir concilié la contradiction qui éclate entre le front et les mains.

Chacune de ses arrivées en boutre, avec son équipage d'indigènes, fait sensation. Ce passionné de la mer et de l'aventure considère d'un œil sceptique et dur la plupart des visages de coloniaux « en place ». Ces intrus en quête d'un prétexte pour se faire rapatrier ! A-t-il senti quelle passion en moi s'est allumée et n'attend que l'occasion de se manifester ? Quoi qu'il en soit, je crois l'avoir intéressé dès le début, bien que je ne sois qu'un fonctionnaire, et lui un affranchi.

Monfreid a réussi à équilibrer sa vie libre et sa vie d'aventurier. A Obock, sa « base », sa femme, une Allemande très éprise et très artiste, l'attend en élevant ses enfants et en peignant. Elle a de la tendresse et ne manque pas de talent. Elle est l'épouse qu'il faut à un homme comme lui : compagne douce et résignée qui sait, à l'occasion, faire preuve de perspicacité dans ses conseils.

Elle ne vient presque jamais à Djibouti avec lui. Mais il en parle comme d'un être sur lequel il peut compter, qui a su le comprendre, et en qui il sait trouver une alliée, car il est sensible et a besoin d'une affection qui le soutienne. Quant à ses ennemis, ils sont nombreux !...

Un jour, plus d'un an après mon arrivée, Monfreid est saisi au large par un garde-côte anglais. Il transporte un chargement sans licence. L'Amirauté le fait conduire à Aden pour y être jugé.

Mon père, dans le fond très indulgent aux manigances de son « mauvais sujet », et plus amusé qu'irrité par ses audacieuses entreprises, tente une difficile négociation : faire admettre aux Anglais que Monfreid, ressortissant français, doit être déféré au tribunal de Djibouti.

Il obtient gain de cause, on lui envoie le coupable, contrit de s'être laissé prendre, et qui s'en tire sans procès. Aux remontrances, il répond par des promesses... peut-être sincères, mais qui n'abusent personne !

Peu de temps après cet incident qui a passionné tout Djibouti, je rencontre le corsaire à l'hôtel des Arcades dont nous estimons l'un et l'autre la propriétaire, Mme Léandri. Cette femme remarquable, qui allait bientôt devenir Mme Plattier, devait trouver en son second mari un compagnon digne d'elle. Ces deux êtres d'exception, si heureusement assortis, surent se montrer des amis sincères et agissants, d'un dévouement sans limite. A cette époque, l'établissement de Mme Léandri est l'oasis où se réfugie le colonial solitaire, c'est aussi la halte où se retrouvent les hommes au cœur inquiet et que torture le besoin de l'action. On y respire une atmosphère très particulière, qui lui est propre et que je n'ai retrouvée nulle part.

En me voyant, Monfreid sourit. « Si un jour vous vous ennuyez, me dit-il, comptez sur moi, je saurai vous distraire. » A-t-il remarqué à quel point je suis tenté par son invitation ?

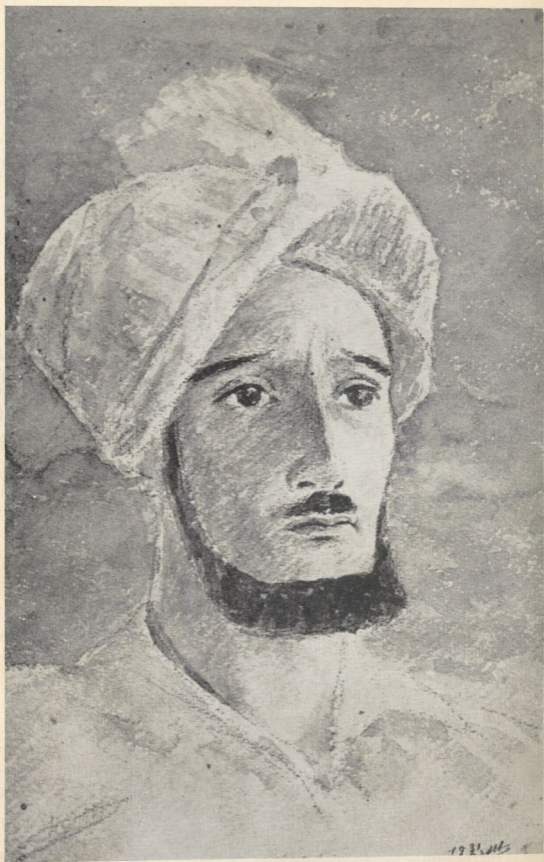
* * *

Pourtant, bien du temps passera avant que je donne suite à ce propos. De fonction en fonction, je suis devenu président

du tribunal indigène. Le travail me plaît. Il me met en contact constant avec la population. J'ai perfectionné ma connaissance des langues locales. Je parle un peu l'arabe et je m'exprime tant bien que mal en somali et en dankali. Chaque jour, je découvre un peu mieux l'âme attachante de ces races mêlées.

Issas et Danakil, autochtones fidèles à notre pays, sont ennemis du moindre effort. Leur goût du sillage et du meurtre les a conduits à une oisiveté totale. Méfiants à l'extrême, ils opposent la force d'inertie à tout progrès. Le seul métier qui leur plaît est celui de boucher. Égorger, humer le sang, voilà toute leur raison de vivre. J'en vois rarement devant mon tribunal. Peu fortunés, ils se contentent, pour vivre, des produits de leurs troupeaux.

Plus ardents à la chicane, les Arabes et les Somalis sont aussi les plus doués et les plus évolués. Tous les moyens leur sont bons pour évincer les autochtones de leur situation privilégiée. A quelles intrigues ne se livrent-ils pas? On s'aperçoit alors à quel point il peut être difficile de percer le secret d'une mentalité orientale. L'Arabe, en particulier, possède au suprême degré l'art de circonvenir les gens et de se les attacher par des présents habilement dispensés. Il procède par étapes avec infiniment de délicatesse, faisant preuve de discernement dans la répartition de ses libéralités, en même temps que d'une psychologie dépourvue d'illusion. C'est d'abord l'envoi de friandises à l'occasion d'une fête; puis, un peu plus tard, l'offre de coupons de soie à la femme, d'un bibelot au mari; puis, si le service en vaut la peine, c'est un bijou pour madame, quelques pièces d'or pour monsieur! Dès lors, comment échapper à l'entraînement? Les sommes versées deviendront de plus en plus importantes si l'Arabe a pu discerner l'influence d'une épouse, tant soit peu âpre au gain. Et l'homme qui s'est insensiblement abandonné se trouve un beau jour livré, pieds et poings liés, à la discrétion de ce généreux ami! Combien sont-



A. LIPPMANN. *Aquarelle* d'Henry de Monfreid.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

